

valier de Hauranne, qui s'avisait de faire une moue dédaigneuse à notre généreuse hospitalité. Mal lui en prit, car M. Chauveau lui sangla une volée de bois vert comme de sa vie il n'en avait reçu. Cette fine critique a dû lui tirer tout le mauvais sang qu'il avait pu faire parmi nous.

Je n'avais jamais vu Sainte-Anne, ou la bonne Sainte-Anne, avant d'avoir parcouru le livre de M. Marshall. Un doute quelque peu malicieux, qu'il glisse dans sa description de la vieille église, avait piqué ma curiosité. Je m'y rendis pour m'assurer par moi-même s'il est bien vrai, comme il l'insinue, que toutes les béquilles suspendues en ex-voto, aux murs de la chapelle, sont toutes neuves et toutes de forme semblable.

M. Drolet, l'aimable curé de Saint-Michel, faisait un pèlerinage de paroisse à la bonne Sainte-Anne. Je profite de l'occasion et me voilà le bâton du pèlerin à la main. Nous sommes à peu près deux cents, à bord du bateau *P'Euylve*. La brume couvre au loin le fleuve; une légère brise, qui s'élève du nord-est, ne nous annonce rien de bon.

Va-t-il pleuvoir? Pleuvra-t-il? Croyez-vous que nous ayons de la pluie? On n'entend que cette question de toutes parts. Tous les nez sont pointés au firmament, tous les yeux fixent un point blaifard du ciel, derrière lequel on soupçonne la puissance du soleil. Nous prenons des passagers à Saint-Jean de l'île d'Orléans. Un instant l'inquiétude augmente, la brise fraîchit, la brume nous enveloppe plus épaisse, mais l'instant d'après, comme nous allons tourner le bout de l'île, une échappée de soleil couvre tout à coup le sommet des montagnes de Saint-Joachim et de Sainte-Anne. Hourrah pour le soleil, la journée est à nous!

Peu à peu la brume se dissipe, le fleuve se dégage de ses voiles gris, qui se dispersent déchirés en lambeaux. Nous distinguons, sur les bords, des essais de faucheurs et de faeneuses, et lorsque nous touchons le quai de Sainte-Anne, le ciel s'ouvre à deux battants pour laisser arriver le soleil jusqu'à nous.

Ils appellent cela un quai, eux! il faut qu'ils ne soient pas bien difficiles. Ils n'auraient pas, du reste, grande raison de l'être, puisque c'est le premier qu'ils aient encore eu. La plateforme est ferme et assez bien disposée, mais la passerelle est impraticable et d'une longueur qui ne finit plus. Encore, si elle arrivait jusqu'à terre, mais elle nous laisse à mi-chemin et radicalement le bec à l'eau. Comment traverser ces quatre arpents de vase couverts d'ajoncs qui nous séparent de terre? A dos d'hommes, mesdames et messieurs. Va pour les messieurs, mais pour les dames, c'est différent. Le cas est délicat, surtout lorsque l'on fait un pèlerinage. Plus d'une allait hésiter, plus d'une allait refuser, lorsqu'une grande charrette, arrivée à point, vint trancher la difficulté et dissiper les scrupules.

On se rend à l'église, où, les confessions entendues, la messe chantée, la dévotion des pèlerins est satisfaite.

Pour moi, rien de plus pressé que d'aller examiner les béquilles, objets innocents du sarcasme de M. Marshall. Il y a là, à gauche du chœur, suspendu au mur, un paquet de dix à douze béquilles, toutes dissimulées et toutes usées et émoussées par l'usage. On ne les a pas choisies, on les a prises, au hasard, entre mille dont l'église était encombrée, et qu'un beau jour, on a jetées au feu.

Sans doute, M. Laverdière, qui accompagnait ici M. Marshall, n'aura pas oublié de lui mentionner le fait de cet auto-da-fé d'un nouveau genre, de lui expliquer que les béquilles préservées sont là plutôt comme un symbole que comme une preuve de la puissance thaumaturgique de la bonne mère de Marie. Des preuves? qu'en avons-nous besoin, lorsque tous les jours, nous voyons au milieu de nous les boiteux redressés, les aveugles voyant, les sourds entendant, les paralytiques marchant, pour avoir fait des vœux à la bonne Sainte-Anne? Les registres des miracles opérés en cet endroit formeraient des volumes. Quelques jours seulement avant notre pèlerinage, un condonier aveugle, venu de St. Luc de Rimouski, s'y rendait, de Québec, à pied; un enfant le conduisait par la main. Il entre dans l'église, y prie longuement, puis communique. Il sort, et pour la première fois depuis six mois, la lumière du soleil lui apparaît. Depuis ce jour, sa vue est devenue aussi bonne que jamais, il s'est remis à son métier et nourrit sa famille du produit de son travail. Qu'avons-nous besoin de preuves, lorsque des milliers d'hommes intelligents sont les témoins de ces merveilles et qu'ils en attestent l'existence? Avec un peu de raison et de sens commun, on laisse tomber ses préjugés et ses doutes devant la foi de tout un peuple, et si l'on ne croit pas soi-même à une intervention sérieuse, au moins on se garde bien de nier les faits que des hommes consciencieux, des esprits droits, font remonter jusque-là.

MM. Laverdière et Brunet méritaient plus d'égards de la part de M. Marshall, qu'ils ont traité avec la plus grande délicatesse et la plus exquise générosité. Il est, du reste, de principe chez les voyageurs de respecter les croyances religieuses des peuples qu'ils ont visités. Pour le piquant que peut avoir un coup de plume de ce genre, aux yeux de lecteurs protestants, l'auteur a peut-être sacrifié de nobles sympathies, que son caractère égal, son humeur enjouée et son esprit d'élite lui avaient gagnées parmi nous.

M. Marshall décrit les Sept-Chutes que je n'ai pas vues; mais en revanche, je suis allé voir la chute Sainte-Anne, qui a bien sa valeur elle aussi. On m'a désigné un endroit, à la gueule même du gouffre, où l'Hon. M. Cauchon a sauté la rivière d'un bond. En soi, la distance n'est pas extraordinaire; mais le pied lui eût-il glissé?... La! la! Ouf! une chute de deux cents pieds de hauteur!

Mais Paiguillon est retiré de la plaie, oublions, et suivons derechef le galant et aimable touriste, dans sa course à travers le territoire du Dominion.

Il quitte la Province de Québec en rappelant le mot heureux de Sir George-Etienne Cartier, en réponse à une dame anglaise qui lui demandait ce que c'est qu'un Canadien-Français:

—Madame, lui répondit le spirituel baronnet, c'est un Anglais qui parle français.

M. Marshall pense de même de nous, et de sa part, c'est grand compliment nous faire; car pour lui, les Anglais sont le premier peuple du monde.

On demandait, un jour, à un Anglais pur sang, Anglais jusque dans le bout des ongles, chez quelle nation il aurait préféré naître, s'il en eût eu le choix.

—Chez les Anglais, Monsieur.

—Très bien! mais si vous n'étiez pas Anglais?

—Si je n'étais pas Anglais, eh bien! je voudrais l'être.

M. Marshall serait prêt à faire la même réponse, et certes! je ne puis que l'en féliciter.

Tous les ministres d'Ontario, l'Hon. Sandfield Macdonald en tête, ont résolu de faire un pique-nique politique au territoire de Muskoka. M. Marshall se trouve être de la partie.

Les voilà en pleine forêt, au milieu des pionniers écossais et autres travaillant au défrichement. Chacun d'eux prend la bache à son tour, mais M. Sandfield seul sait mériter les suffrages des défricheurs par sa façon de manier cet instrument. Tous le proclament *an old hand*, une main exercée. La chronique ne rapporte-t-elle pas, de fait, que M. le Premier d'Ontario aurait été, comme Lincoln, bûcheron ou autre chose de ce genre, avant d'ouvrir un bureau d'avocat à Cornwall? J'avais quelque part dans la mémoire une note à ce sujet, mais elle se sera perdue ou usée au contact de bien d'autres. Ce que je sais bien toutefois, c'est que M. Sandfield a fait sa fortune lui-même, et que s'il est devenu le premier homme de sa Province, il ne le doit qu'à son indomptable énergie et à sa rare habileté. Caractère affable s'il en est, il cause avec les rudes travailleurs, ses compatriotes, tantôt en gaélic, tantôt en anglais.

«Allons! dit-il, j'espère que tous ceux qui sont ici ne négligent pas leur religion? Vous lisez les Saintes-Ecritures, n'est-ce pas?»

«Certainement, lui répondit l'un des interlocuteurs, je lis les Saintes-Ecritures et le *Globe*»

#### LE TERRITOIRE DE MUSKOKA.

Je traduis maintenant quelques pages de l'auteur, auxquelles nombre des lecteurs de *l'Opinion Publique* ne manqueront pas de trouver un grand intérêt.

Dans le district de Muskoka, la proportion des terres propres à la culture est d'environ cinquante pour cent. En quelques endroits, cette proportion s'élève à soixante et soixante-dix pour cent. Les colons écossais nous disent que les cantons les plus rocheux ne sont pas pires que les terrains qu'ils occupaient dans les vieux pays d'où ils viennent: et du moment qu'ils peuvent cultiver la moitié de leur terre, ils en ont tout autant qu'il leur en faut. L'autre moitié restant en bois debout, fournira les matériaux nécessaires pour la construction des dépendances, granges et clôtures et l'important article du combustible. Dans les parties les plus sauvages, les roches sont entourées d'herbes abondantes propres à la pâture des bestiaux. Les colons, au printemps, envoient leurs bêtes à cornes dans les bois, et l'automne venu ils les retrouvent en excellent état. Souvent, nous avons rencontré de ces troupeaux errants marqués et munis de clochettes, et toujours ils nous ont paru gras et bien portants.

En remontant vers la baie Georgienne nous entrâmes dans la demeure de plusieurs colons. Partout nous avons trouvé du courage et de l'énergie. Ils mènent une vie dure et laborieuse et relativement solitaire, mais tous, en apparence, ont fini par s'y habituer. Ils se connaissent tous et s'entraident dans l'occasion.

Telle est la marche du progrès dans toute l'étendue du Canada. Un homme industrieux et intelligent ne peut manquer de s'y créer une position indépendante, pour lui et sa famille.

Toutefois, les sacrifices et les misères ne lui feront pas défaut. Un fermier, à l'aise aujourd'hui, me racontait qu'il s'est vu enneigé avec sa famille et réduit à manger de la farine d'orge assaisonnée de peaux de rat-musqué. Un autre propriétaire dont la ferme est maintenant entourée de villas, me racontait plaisamment comment, un jour, en revenant du marché et portant un grand poëlon, il fut surpris par la nuit et après avoir pendant plusieurs heures cherché sa cabane sur sa propre terre, sans pouvoir la trouver, ils s'étaient couchés sur la terre nue avec son poëlon sur la tête pour tout abri. Il me disait que, souvent, il avait passé des semaines dans son défrichement sans voir une seule créature humaine, et qu'à la fin il s'était marié uniquement par crainte de devenir sourd et muet. La vieille dame qui avait ainsi sauvé son mari d'une double infirmité, ajoutait que, lors de son mariage, elle allait au marché dans un baril en guise de voiture.

«Ça allait tout aussi bien qu'un sleigh, disait-elle; mais ma fille ne voudrait pas en faire autant, j'en suis sûre.

«J'aurais peur de rouler à bas, maman,» répondit la jeune fille.

«Et quel mal y aurait-il? On n'a que le trouble de remonter en place, répliqua maussadement la vieille dame. Mais les filles d'aujourd'hui s'imaginent qu'elles sont des grandes dames.»

J'avouerais, ajoute l'auteur, que je ne pensais pas autrement de la belle jeune fille rougissante, assise en face de moi.

En certains endroits, il est très-difficile de procurer aux enfants une instruction convenable. Cependant, les colons, en général, reconnaissent la valeur de l'éducation, et la construction d'une maison d'école est l'objet de la première entreprise publique, dans chaque nouvel établissement. Le département de l'instruction publique, animé du désir de répandre l'instruction dans les nouveaux cantons, contribue pour une bonne part aux dépenses annuelles. Le dimanche, la maison d'école sert de temple aux différentes dénominations religieuses.

A Port Carling, petit groupe de cabanes, situé sur la rivière Muskoka, nous trouvâmes une école de 22 enfants, juchés au-dessus de la boutique d'un marchand. Plusieurs des enfants étaient sans coiffure, d'autres nu-pied, mais tous avaient l'air d'être en bonne santé et fort intelligents.

Il n'y a pas le moindre doute que des dizaines de mille de nos rudes travailleurs européens auraient tout à gagner en venant s'établir sur ces terres, données gratuitement. J'ai pu me convaincre que les nouveaux arrivés d'Europe réussissent aussi bien que les colons canadiens. Avec de la santé, de la force et des moyens de travailler, nul n'a rien à craindre et tout à espérer en se rendant à ces établissements.

Les octrois du gouvernement sont distribués d'une manière bien simple. On accorde cent acres de terre à tout individu non marié, avec la liberté d'en acheter une égale étendue au prix nominal d'un écu l'acre, deux cents acres à tout père de famille, et cent acres en sus à chacun de ses enfants, garçons et filles, âgés de plus de dix-huit ans. Il a également le droit d'acheter une certaine quantité de terrains, au prix d'un écu l'acre. La terre est absolument libre de toute charge, mais toujours soumise cependant à la condition de l'accomplissement des «règles d'établissement», qui consistent dans le défrichement de 15 acres par cent, et dans la construction d'une demeure habitable, sur la propriété. Ces conditions une fois remplies—et, comme on le voit, elles sont peu onéreuses—le colon reçoit une patente établissant ses droits sur la propriété. Alors seulement, il a le droit de la vendre et d'en disposer comme bon lui semble.

Ces règlements ont été passés dans le but d'attirer des colons de bonne foi et d'empêcher la spéculation sur l'achat des terres et l'exploitation des bois de construction.

Les terrains d'octrois gratuits sont absolument partout inépuisables. Vingt cantons sont ouverts aux colons dans le territoire de Muskoka, et on prépare l'arpentage de plusieurs autres.

Toute cette vaste région, qui s'étend vers le nord jusqu'au lac Nepissing, sera bientôt arpentée.

Neuf cantons dans le comté de Victoria, et quatre dans Peterborough Nord, sont prêts à recevoir des établissements.

Tous ces cantons sont situés dans Ontario, mais il y a également, dans la Province de Québec, de vastes étendues de terre qui n'attendent que l'industrie du colon.

Dans ces deux Provinces, le gouvernement fait tracer et ouvrir de nouveaux chemins. Des Compagnies de chemins de fer, spéculant sur le développement de ces régions nouvelles, y font construire aussi des chemins à lisses.

Puis, à l'ouest du lac Supérieur s'étendent de vastes étendues de grasses prairies et de terres boisées, où apparaîtront bientôt de florissantes populations.

(A continuer.)

Le capitaine McLellan, du steamer *Britannia*, vient de trouver en mer une mort inopinée, qui laissera de profonds regrets aux nombreux amis du défunt. Le 22 septembre, vers cinq heures du soir, beaucoup de passagers du *Britannia* étaient sur le pont, bien que la mer fût très-mauvaise. Tout à coup, le navire fit une embardée qui faillit précipiter plusieurs personnes à l'eau, entre autres une dame, au secours de laquelle le capitaine McLellan s'élança immédiatement. Mais, dans ses efforts pour la retenir, il fut lui-même jeté par-dessus bord et aussitôt englouti. Le *Britannia* fut arrêté, les embarcations mises à l'eau, des bouées de sauvetage lancées à l'endroit où le capitaine avait disparu; mais tout fut inutile. Le steamer dut poursuivre sa route, abandonnant aux flots le corps du brave officier.

Le *Charles Hurd* était parti, au commencement de la semaine dernière, de Chicago pour Buffalo, avec un chargement de maïs. Jeudi et vendredi, le vent se mit à souffler violemment, dans une direction dangereuse pour les navires qui se trouvaient, comme le *Charles Hurd*, dans le voisinage des rives redoutées des Manitous. Pendant la nuit de vendredi, la tempête redoubla de fureur, et le navire fut irrésistiblement entraîné dans les parages périlleux d'où le capitaine n'avait pu le tenir éloigné pendant le jour qu'au prix d'efforts surhumains. Une voie d'eau se déclara. L'équipage se mit aux pompes, mais fut promptement découragé par la découverte que le niveau de l'eau allait progresser avec une rapidité alarmante. On essaya de mettre la chaloupe à la mer; en un instant elle fut mise en pièces par les vagues. Tout espoir, dès lors, était perdu, et l'équipage se résigna passivement à une mort inévitable. Moins d'une demi-heure après, le *Charles Hurd* sombrait, engloutissant avec lui la femme, l'enfant et le frère du capitaine, et neuf matelots.

Le capitaine M. Harrison, en se débattant au milieu des flots, contraignit un espar provenant du navire naufragé, et s'y cramponna avec l'énergie du désespoir. Il resta ainsi toute la nuit, ballotté par les vagues. Au point du jour, il était presque épuisé, mais la vue du South Manitou, à quelques milles de distance, lui donna de nouvelles forces. Dans le courant de la journée, le vent changea de direction et poussa le capitaine Harrison sur le rivage du South Manitou, où des insulaires le découvrirent peu après, privé de connaissance. Il a été transporté au North Manitou, et son état inspire encore de grandes inquiétudes. Le corps de sa femme a été rejeté, dimanche, sur la rive. La mer a gardé les cadavres des autres victimes.

Nous parlions sur un de nos derniers numéros d'un jeune homme du nom de Massicotte de la paroisse de St. Médard de Warwick, qui est doué d'une grande force. Aujourd'hui nous tenons d'une personne bien renseignée qu'il n'est pas seulement un fort à dents, mais encore un fort à bras capable de défier de bons hommes. Le fait suivant qu'on nous a raconté en est une preuve convaincante.

On était à lever l'automne dernier une bâtisse dans la paroisse de St. Eusèbe de Stanford. Sur le chantier se trouvaient trois pièces de pruche de 25 pieds de longueur, 14 pouces de blanc et 6 pouces d'épaisseur, placées l'une sur l'autre. Comme on était en train de s'amuser, ce qui n'est pas rare dans de semblables circonstances, quelqu'un proposa de soulever ces trois pièces à la fois, mais nenni, le plus fort n'y put rien. Un seul de la réunion n'avait pas mis la main au fardeau, mais avait mesuré en lui-même sa pesanté en même temps que ses forces personnelles, c'était notre jeune Hercule. A la grande surprise de toutes les personnes présentes, il se fait fort non-seulement de soulever les trois pièces réunies mais d'y ajouter un homme sur celle des extrémités qu'il prétendait remuer.

La proposition est acceptée, un gros garçon de 120 livres est à son poste, et non seulement M. Massicotte enlève tout, mais par trois fois il lève son pesant fardeau et le fait toucher à terre à chaque fois.

C'est bien là ce que l'on peut appeler un homme fort et cependant il n'a encore, comme on l'a dit, que 18 ans.

Nous conseillons à ce jeune homme de ménager ces forces, car il pourrait arriver qu'en abusant, il les perdrait.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

#### MARIAGE.

En cette ville, le 9 du courant, à l'Eglise Paroissiale, par le Révd. Alex. Deschamps, S.S., Stanislas Côté, Ecr., du Bureau de *l'Opinion Publique* et du *Canadien Illustrated News*, à Belle. Joséphine Larrié, troisième fille de Louis Larrié, Ecr., aussi de Montréal.

#### DÈCES.

En cette ville, le 2 du courant, à l'âge de 21 mois, Joseph Jules, fils de M. Octave Tourangeau, typographe.

#### MARCHÉ DE LA SEMAINE DERNIÈRE.

Boeuf, 1re qualité, par 100 lbs.	\$ 7 à 8
Boeuf, 2me qualité.	5 à 6
Vaches à lait.	20 à 25
Vaches extra.	25 à 55
Veaux, 1re qualité.	10 à 12
Veaux, 2me qualité.	8 à 10
Veaux, 3me qualité.	3 à 6
Moutons, 1re qualité.	6 à 8
Moutons, 2me qualité.	3 à 6
Agneaux, 1re qualité.	3 à 4
Agneaux, 2me qualité.	2 à 3
Cochons, 1re qualité.	7 à 10
Cochons, 2me qualité.	4 à 6
Foin, 1er qualité, par 100 bottes.	12 à 14
Foin, 2me qualité.	10 à 12
Paille, 1re qualité.	7 à 8
Paille, 2me qualité.	6 à 7